

dit à ma femme : « Pourvu qu'elle ne me jette pas tout sens dessus dessous ! » Ma femme est sortie doucement pour recommander à la fille de prendre garde. « La chambre n'est-elle pas prête ? » ai-je crié du bas de l'escalier. Mais, au lieu d'attendre la réponse avec patience, je suis monté immédiatement, et, en entrant dans la chambre, j'ai vu la servante pousser avec le manche du balai une écriture de dessus la tablette aux livres, et la renverser. Elle s'est fort effrayée, et je lui ai dit rudement qu'après toutes les recommandations que je lui avais faites, elle n'était qu'une bête brute. Ma femme s'est approchée de moi doucement et d'un pas timide ; mais, au lieu d'avoir honte, je me suis emporté de nouveau ; je me suis plaint et lamenté comme si mes papiers les plus importants eussent été perdus : cependant l'encre n'avait atteint que quelques feuilles blanches. La fille a cherché l'occasion de fuir, et ma femme est venue à moi avec une douceur craintive : « Mon cher ami, » m'a-t-elle dit. Je l'ai regardé d'un air de mauvaise humeur. Elle m'a embrassé. J'ai voulu lui échapper. Elle a pressé quelques moments son visage sur le mien. Alors j'ai commencé à être honteux. Je me suis tu, et à la fin j'ai fondu en larmes. « Misérable esclave de mon tempérament ! me suis-je écrié, je n'ose plus lever les yeux. — Il s'est cependant passé des jours et des semaines, a repris ma femme, pendant lesquels tu ne t'es pas laissé entraîner une seule fois par la colère. »

Il m'est venu une visite ; nous avons causé de nouvelles, de livres, fumé une pipe, et je me suis presque entièrement oublié moi-même. La servante a apporté du tabac, j'osais à peine la regarder ; je me sentais comme un aiguillon au travers de l'âme, et cependant j'étais secrètement satisfait de n'être pas seul en la revoyant la première fois après ma scène de colère, car je n'aurais su quelle figure faire. Elle paraissait elle-même honteuse et humiliée comme si elle eût voulu me demander pardon. Cela m'a presque arraché une larme. Lorsqu'elle a été hors de ma chambre, je me suis de nouveau distrait, et, vers les cinq heures, mon ami m'a quitté aussi. Je l'aurais volontiers gardé plus longtemps, car je craignais de me retrouver avec moi-même. J'ai cherché à lire quelque chose.

27 janvier.

Mon jour de naissance.

Je sais que devant l'éternité tous les jours sont égaux ; il me semble cependant que les hommes doivent distinguer certains jours et les consacrer à des méditations particulières. Le jour qui nous rappelle si naturellement celui de notre naissance mérite sans doute cette solennisation morale. C'est ainsi que je l'envisage depuis plus de douze ans. Dès longtemps il a eu pour moi quelque chose de saisissant et de grave ; mais plus j'avance dans ma vie, plus il me devient important et sacré. D'une année à l'autre je sens plus vivement la brièveté de ma vie, d'une année à l'autre j'apprends à me mieux connaître, à mieux apprécier toute ma faiblesse et mes fautes. Mais en même temps, ô pensée humiliante et trop vraie pourtant ! je reconnais que je suis toujours à peu près le même. Me voici aujourd'hui à mon trente-troisième anniversaire (1). Trente-deux ans d'une vie qui ne dure tout au plus que soixante-dix ou quatre-vingts ans, qui peut-être prendra fin aujourd'hui même, trente-deux ans d'une vie qui ne m'a pas tant été accordée pour elle-même, que par rapport à une autre vie plus longue et plus haute ; d'une vie qui n'est au fond qu'une école, qu'une heure d'éducation et de préparation, les voilà enfin avec cette journée, envolés avec une si inappré-

ciable rapidité ! Seront-ils moins rapides les jours ou les années que j'ai encore à passer ici-bas ? D'après tous mes sentiments, toute mon expérience, ils passeront bien plus vite encore. Plus d'affaires, de relations, de liens, ne feront que rendre mes jours à venir plus courts que mes jours passés. A chaque voyage, à chaque travail, à chaque nouvelle circonstance, j'ai éprouvé que le second tiers paraissait plus court que le premier, et le troisième plus court que le second. J'ai interrogé les vieillards, ils m'ont tous répondu que chaque nouvelle année leur paraissait plus courte que la précédente.

La suite à une prochaine livraison.

UN JEU D'ÉCHECS CHINOIS.

Dans les dernières années du règne de Kia-king, empereur de la Chine, un riche Chinois nommé Tchou, qui aimait beaucoup le jeu d'échecs, mais qui trouvait trop pénible de remuer les pièces, imagina de faire peindre comme un échiquier le parquet d'une vaste salle où des esclaves revêtus de costumes de rois, de cavaliers, de fous, etc., se remuaient à sa voix et exécutaient tous les mouvements du jeu. L'empereur, qui ne fut peut-être pas fâché de trouver un prétexte pour s'approprier les biens d'un particulier aussi opulent, vit ou voulut voir un crime dans cette manière de traiter des créatures humaines, et envoya Tchou en exil, sur les rives du fleuve Amour, après avoir confisqué tout ce qu'il possédait.

Constater un fait d'une manière positive, le voir tel qu'il est, malgré l'imperfection de nos sens, le transmettre à d'autres sans qu'il soit altéré à son passage à travers les ténèbres et les préjugés de notre intelligence, est un des problèmes les plus difficiles que l'homme se puisse proposer. Aussi, plus un fait est éloigné de nous dans l'espace ou dans le temps, plus le nombre d'intermédiaires par lesquels il nous a été transmis est grand, et plus il nous passionne, plus nous devons être en garde contre nous-mêmes. Notre défiance redoublera si ce fait est merveilleux, c'est-à-dire contraire aux lois générales de la nature. Mais ce scepticisme ne doit pas dégénérer en incrédulité systématique : le doute modeste caractérise le vrai savant et le philosophe éclairé ; une foi aveugle et une négation obstinée sont le propre de l'ignorance et de l'orgueil.

L'HORLOGE DE LA NOURRICE.

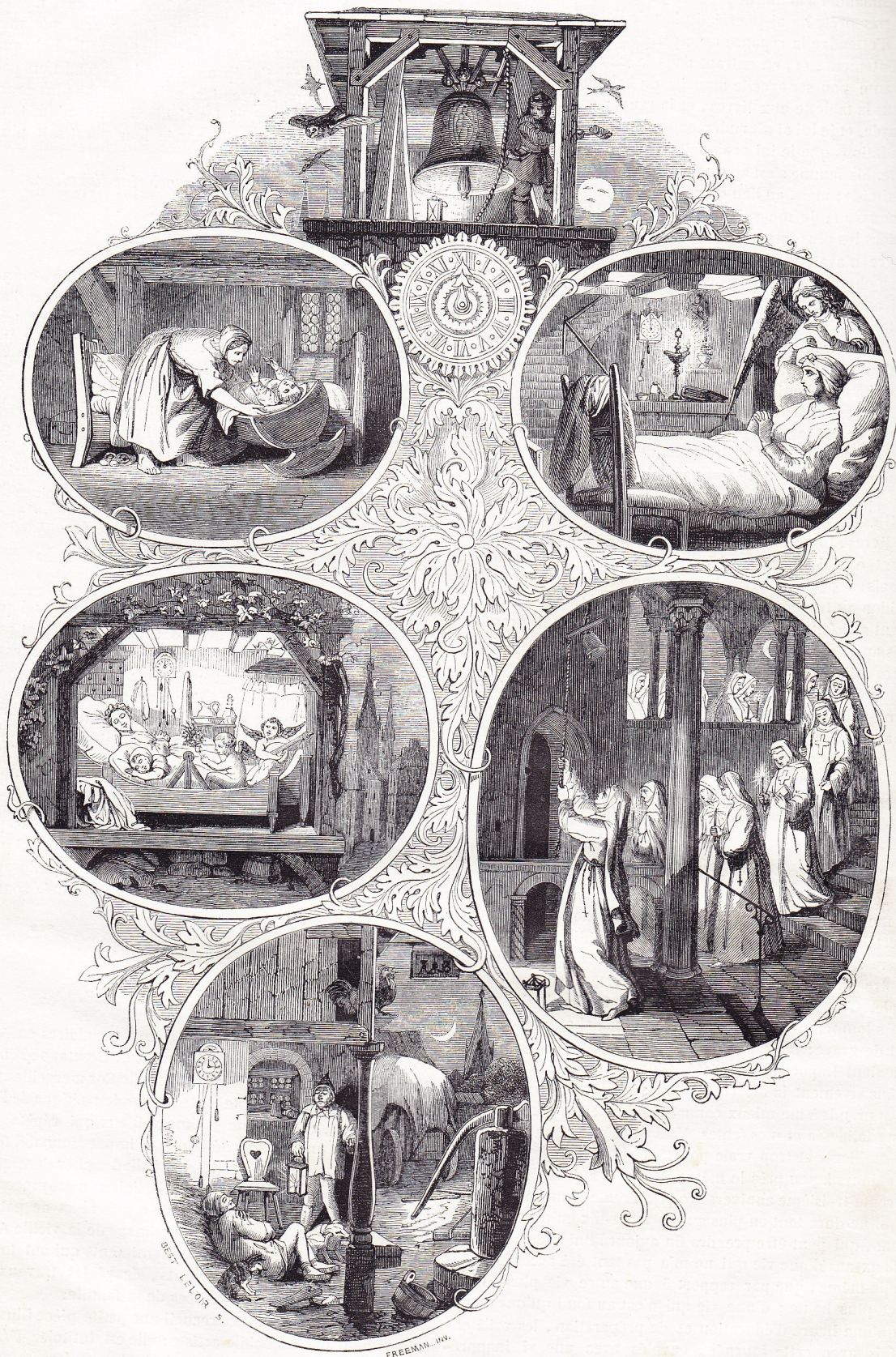
L'un des meilleurs recueils de chants populaires en Allemagne est celui qui a été publié par M. C. Brentano, sous le titre de *Des Knaben-Wunder-Horn* (le Cor merveilleux de l'enfant). Ce titre exprime toute la pensée poétique de l'ouvrage ; c'est, en effet, un cor merveilleux qui répète aux intelligences qui ont gardé la douce impressionnabilité de l'enfance les tendres romances, les ballades chevaleresques, les touchantes mélodies du passé. Religieuses croyances des peuples, traditions d'amour, cris de guerre et de patriotisme, tout est là réuni : c'est une image de la vieille Allemagne ; c'est le fidèle écho des sentiments qui ont tour à tour ému le cœur de ses enfants, égayé les travaux du jour, et animé le soir les veillées de la famille.

Nous choisissons dans ce recueil une petite pièce illustrée récemment par un habile artiste ; elle est intitulée *L'Horloge de la nourrice*, l'horloge de la bonne femme qu'un pieux devoir retient près du lit de l'enfant confié à ses soins, et qui, en veillant, chante à chaque heure les incidents réguliers de la vie nocturne.

(1) Le 27 janvier 1769, Lavater n'avait que vingt-huit ans ; il était né en 1741, le 15 novembre. Plusieurs détails de cette première partie du journal avaient été ainsi altérés à l'impression, afin que l'on ne devinât point l'auteur.

« La lune se lève. L'enfant pleure. La cloche a sonné *mi-nuit*. Que Dieu soit en aide aux pauvres malades !

» Dieu sait tout. La petite souris court. La cloche sonne *une heure*. Les songes flottent autour de l'oreiller.



» Les nonnes se préparent à aller aux matines. La cloche sonne *deux heures*. Les nonnes se rendent dans l'église.

» Le vent souffle. Le coq chante. La cloche sonne *trois heures*. Le charretier se lève sur sa couche de paille.

» Le cheval piaffe. La porte de l'étable s'ouvre. La cloche sonne quatre heures. Le charretier portel'avoine au ratelier.

» L'alouette chante. L'aurore sourit. La cloche sonne cinq heures. Le voyageur se met en chemin.



» La poule caquette ; le canard bat de l'aile. La cloche sonne six heures. Lève-toi, paresseuse.

» Cours chez le boulanger. Achète le petit pain blanc. La cloche sonne sept heures. Mets le vase de lait sur le feu.

» Prépare le beurre et le sucre. La cloche sonne *huit heures*. Hâte-toi d'apporter le déjeuner à l'enfant.

VOCABULAIRE

DES MOTS SINGULIERS ET PITTORESQUES DE
L'HISTOIRE DE FRANCE.

(Voy. les Tables des années précédentes.)

ÉPINARDS (Journée des). En 1562, à l'époque des guerres civiles en Provence, le comte de Sommerive, qui venait d'être fait lieutenant du roi en cette province, cherchait à s'emparer d'Aix, lorsqu'il fut servi par un heureux hasard. Le seigneur de Carces (voyez *Carcistes*) allant le rejoindre, trouva auprès de la chapelle de Saint-Marc, lieu de pèlerinage très révérend dans le pays, plusieurs habitants d'Aix qui se plaignirent à lui qu'étant venus à cette chapelle, suivant l'antique usage, en chemise, pieds nus et sans parler, ils avaient fait la rencontre d'un parti de huguenots, et que de ces derniers les uns s'étaient amusés à jeter sur leur chemin des graines d'épinards qui leur avaient mis les pieds en sang, tandis que d'autres leur lançaient des coups de fouet dans les jambes pour les faire parler et leur faire rompre leur vœu. Animés par la vengeance, ils offrirent au seigneur de Carces de l'introduire dans la ville, ce qui fut accepté de suite, et ne tarda pas à être exécuté.

ESCADRON VOLANT. C'était le nom que l'on donnait, vers 1576, à une troupe de jeunes femmes que Marguerite de France, épouse de Henri IV, traînait toujours avec elle, et dont elle se servit plus d'une fois dans les négociations. (Voyez *Guerre des Amoureux*.)

ESCAMBARLATS. On nommait ainsi en Languedoc, pendant les guerres de religion, ceux qui n'osaient se prononcer entre les huguenots et les catholiques. A Paris on les nommait *politiques*.

FAISAN (Vœu du). La nouvelle de la prise de Constantinople par les Turcs excita une grande fermentation en Europe. Une nouvelle croisade fut résolue, et le duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, donna à cette occasion une fête magnifique à Lille, au mois de février 1454. Voici un court extrait de la longue description qui nous en a été laissée par Matthieu de Cussy.

Après la représentation d'un mystère et l'apparition d'un géant qui escortait une dame représentant sainte Eglise, on vit venir dans la salle du banquet « Toison-d'Or, roy d'armes, lequel portoit en ses mains un phaisant (faisan) en vie, orné d'un riche collier d'or, garny de pierres fines et de perles; et après iceluy Toison-d'Or, vinrent deux damoiselles adextrées de deux chevaliers de la Toison-d'Or. Ils s'avancèrent jusques devant le duc, où après avoir fait la révérence, ledit Toison-d'Or parla à icelui duc en ceste manière :

« Très haut et très puissant prince, et mon très redoutable seigneur, voyez ici les dames qui très humblement se recommandent à vous; et pour ce que c'est la coutume qui a esté anciennement instituée, après grandes festes et nobles assemblées, on présente aux princes et seigneurs et aux nobles hommes le paon ou quelque autre noble oiseau pour faire des vœux utiles et valables, pour ce sujet on m'a ci envoyé avec ces deux damoiselles pour vous présenter ce noble phaisant, vous priant que le veuillez avoir en souvenance. »

Ces paroles estant dites, icelui duc print un bref escript, lequel il bailla à Toison-d'Or, et dit tout haut : « Je voue à Dieu, mon Créateur, à la glorieuse Vierge Marie, aux dames et au phaisant, que je feray et entretiendray ce que je baille par escript. »

Toison-d'Or ayant pris l'écrit en fit lecture à haute voix. C'était le vœu que faisait le prince « d'entreprendre et d'imposer son corps pour la défense de la foi chrétienne, et pour résister à la dampnable entreprise du Grand-Turc et des infidèles... Et, ajouta-t-il, si je puis, par quelque voye ou manière que ce soit, sçavoir ou cognoistre que ledit Grand-Turc eût volonté d'avoir affaire à moy corps à corps, je, pour ladite foy chrestienne soustenir, le combattray à l'ayde de Dieu tout-puissant et de sa très douce mère, lesquels j'appelle toujours à mon ayde. »

L'exemple du duc fut suivi par un grand nombre de nobles et de seigneurs; et le chroniqueur nous a conservé la formule de quatre-vingt-quatorze vœux prononcés dans cette fête. Mais aucun d'eux ne fut accompli.

FARINES (Journée des). Peu de jours après la mort du chevalier d'Aumale, tué dans une attaque infructueuse contre Saint-Denis, Henri IV essaya de surprendre la capitale. Dans la nuit du 20 janvier 1591, de Vic, à la tête de quatre-vingts soldats déguisés en paysans, conduisant chacun un mulet chargé de farine, se présenta à la porte Saint-Honoré en demandant qu'elle lui fût ouverte. Il espérait s'en saisir et s'y maintenir jusqu'à l'arrivée du roi, qui avait échelonné une partie de ses troupes à une courte distance. Malheureusement les ligueurs avaient été avertis, et lorsqu'à trois heures après minuit les royalistes se présentèrent à la porte Saint-Honoré, on leur répondit que, d'après un nouvel ordre, des barques étaient préparées pour embarquer les farines à Chaillot, et qu'ils devaient gagner le bord de la rivière. Les assiégés compaient, à l'aide de ce contre-temps, faire une sortie et attaquer le roi. Mais de Vic, qui commandait le convoi, s'étant aperçu que l'on sonnait le tocsin dans plusieurs quartiers de Paris, et ayant entendu des bruits inaccoutumés, en donna aussitôt avis à Henri IV, qui fit battre en retraite. « Voilà, dit Palma Cayet, ce qui se passa en cette entreprise, en laquelle les Parisiens n'ayans receus qu'un alarme, ne laissèrent d'en faire chanter le *Te Deum*, et ordonnèrent qu'à perpétuité, en un tel jour, ils en feroient une feste qui s'appelleroit la *journée des Farines*. Ceste feste estoit la cinquième qu'ils inventoient, car ils en avoient fait auparavant quatre autres, savoir : la journée des Baricades, la journée du Pain ou la Paix, de la Levée du siège et de l'Escalade. Toutes ces festes furent depuis abolies à la réduction de Paris. »

FARINES (Guerre des). Voy. tome X, p. 166.

FAUX VISAGES. C'est le nom que donne Jean Chartier aux brigands anglais qui, malgré les trêves, désolaient les routes de France en 1449; « et ils se nommoient ainsi, dit-il, à cause qu'ils se déguisoient d'habits dissolus. »

FINANCIERS (Paix des). On appela ainsi l'abolition de la Chambre royale, qui avait été instituée par Henri III pour faire rendre compte aux maltôtiers italiens de leurs nombreuses malversations. Ceux-ci achetèrent cette abolition en 1581, moyennant la somme de 200 000 écus.

FOIRE DE LINCOLN. Au mois de mai 1217, les Français et les barons anglais, partisans du fils de Philippe-Auguste, Louis, que les Anglais avaient appelé en 1215 pour l'opposer à Jean-sans-Terre, occupaient Lincoln et assiégeaient le château qui était au pouvoir des soldats de Henri III, successeur de Jean-sans-Terre. Une armée anglaise vint au secours des assiégés, qui parvinrent à l'introduire dans la ville. Les Français, surpris, ne purent résister à cette attaque imprévue, et s'enfuirent de Lincoln, qui fut livrée au plus affreux pillage. « Elle fut pillée jusqu'à la dernière pièce de monnaie, dit Matthieu Paris, sans qu'on respectât aucune des églises. On brisa à coups de hache et de maillet tous les coffres et toutes les armoires; l'église cathédrale elle-même ne put échapper au sort que les autres avaient subi. Le combat, à cause de la richesse du butin, fut appelé, en dérision de Louis et des barons, la foire de Lin-

LE MAGASIN PITTORESQUE

FONDÉ ET PUBLIÉ PAR

M. A. LACHEVARDIERE

RÉDIGÉ, DEPUIS LA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON.

TREIZIÈME ANNÉE.

1845.

Prix du volume broché. . . 5 fr. 50 cent.
relié. . . . 7 fr.

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

LIVRAISONS

ENVOYÉES SÉPARÉMENT TOUS LES SAMEDIS.

PARIS.	DÉPARTEMENTS.
<i>Prix:</i>	<i>Franco par la poste.</i>
POUR SIX MOIS. 3 f. 80 c.	POUR SIX MOIS. 4 f. 80 c.
POUR UN AN. . 7 f. 50 c.	POUR UN AN. . 9 f. 50 c.

LIVRAISONS

ENVOYÉES RÉUNIES UNE FOIS PAR MOIS.

PARIS.	DÉPARTEMENTS.
<i>Prix:</i>	<i>Franco par la poste.</i>
POUR SIX MOIS. 2 f. 60 c.	POUR SIX MOIS. 3 f. 60 c.
POUR UN AN. . 5 f. 20 c.	POUR UN AN. . 7 f. 20 c.

PARIS,
AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
RUE JACOB, N° 30,
PRÈS DE LA RUE DES PETITS-AUGUSTINS.
